



IL FAUT GARDER UNE PART DE SECRET POUR EXISTER

Les Mitterrand descendaient d'une vieille famille de la bourgeoisie berrichonne, qu'on retrouve pendant des siècles à Bourges. Au demeurant, je n'ai pas vu le jour en Berry, mais en Charente. J'avais 17 ans quand, au hasard d'une randonnée, j'ai dû à la cathédrale de Bourges l'un des coups de foudre de ma vie. J'ai encore dans les yeux l'éblouissement rouge et bleu d'un soleil abstrait et dans la mémoire ce refrain sans queue ni tête que je me suis inventé ce jour-là pour ne plus l'oublier : « *Saint-Étienne de Bourges, place Étienne-Dolet, Saint-Étienne Dolet.* » Mais mon pays à moi est celui de ma mère, celui de mon enfance. J'ai grandi sous le ciel mouillé d'Aquitaine. Notre maison était posée au bord de la Charente, sur la rive du droit coutumier. Ceux qui aiment lire dans les intersignes jugeront le manque d'à-propos d'un homme politique qui ayant la chance de naître au sud de la Loire rate de peu la langue d'oc. Je vous épargnerai le lot classique des souvenirs. Les miens s'appellent tilleuls, ormeaux, noyers, maïs, abeilles, sarcelles, anguilles, un mur sous le soleil, la liberté à portée des jambes et de l'imagination, l'absence de frontières dans le ciel et sur la terre. Des vanités aussi : je mis beaucoup d'obstination à m'assurer que la Charente était bien un fleuve et non une rivière. Une carte de géographie aurait suffi à le prouver. J'ai été élevé dans un milieu catholique, très croyant et très ouvert. Il y eut aussi les allégresses de l'amitié qui se moquait des rites et traversait en riant les frontières, les joutes sur la rivière, les soirées où la passion d'avoir raison

qui nous habitait tous s'exerçait sur l'interprétation d'un verset de la Bible, les visites du Premier de l'An qu'on recevait le matin et qu'on rendait l'après-midi, les promenades en chantant sous le ciel des étoiles filantes quand l'été commence à fraîchir, les apaisements du cœur au rythme d'une province dont les quatre saisons allaient au pas de notre vieux cheval. Avec ou sans l'amitié, les relations personnelles obéissaient à un code courtois et ne commettaient jamais ni impair ni écart. Ma première rencontre véritable avec d'autres hommes eut lieu au Stalag IX A où, prisonnier de guerre, la défaite de juin 40 m'avait déposé sous le numéro 21716. Appelé au service, je m'étais incrusté dans une garnison du boulevard de Port-Royal où mes nuits civiles équilibraient mes jours militaires et où la guerre m'avait cueilli. C'est dans la Résistance que je m'habituai à pratiquer les communistes. De ce temps datent des amitiés que les années n'ont pas atténuées. Parmi d'autres bienfaits que je leur dois, ils m'ont rendu le service de m'apprendre à ne pas fermer l'œil si je voulais éviter d'être écrasé par leur redoutable vigilance qui ne permet rien et la confiance qui permet tout. J'en suis toujours là. Qui ne se fait pas une idée de la France ? J'en ai plusieurs. Celle que j'ai reçue des miens, je ne l'ai pas oubliée et je la garderai jusqu'à la mort. Je sais que l'on me reproche d'aimer le secret. Pourtant, il faut garder une part de secret pour exister. Personne ne connaît de moi plus qu'un tiers. —

Sources :

Le Bureau de poste de la rue Dupin et autres entretiens, Folio, 2006

Ma part de vérité, Fayard, 1969

Géants, Les Éditions du huitième jour, 2006



© PATRICE NORMAND/SOPHIE CARRÈRE POUR CHARLES

Charles

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

6 POLITBURO

**EMMANUEL
MACRON**

par Geoffroy Didier

10 JE T'AIME MOI NON PLUS

ALI BADDOU

*« 99 % des interviews politiques
sont sans intérêt »*

18 POUR QUI VOTEZ-VOUS ?

◀ TRISTAN GARCIA

24 GRAINE DE STAR

SÉBASTIEN LECORNU

*« Je suis un apparatchik
populaire et besogneux. »*



LIBRE !

par GEOFFROY DIDIER

Avocat, délégué national des Républicains
et cofondateur de la Droite forte.

Décidément, le ministre de l'Économie fait couler beaucoup d'encre. Pour certains, il est ambigu, dérangeant. Pour d'autres, il fait bouger les lignes d'une classe politique pétrie de conservatisme. C'est en tout cas le point de vue de Geoffroy Didier qui fait ici un portrait très peu économe en compliments d'**Emmanuel Macron**.

illustrations Anne-Gaëlle Amiot

« *J'ai dîné avec Hollande... et puis, je rencontre souvent des hommes de droite: Fillon, Macron...* » Ainsi parlait benoîtement Fabrice Luchini sur le plateau du 20 heures de TF1 le 11 novembre dernier. Ce virtuose des mots sait toujours parfaitement ce qu'il dit. Il ose, teste, provoque. Le journaliste face à lui, sans doute déjà convaincu de la prétendue vérité que Luchini venait d'avancer, ne remarque pas, se contente de remercier le comédien de sa présence et termine l'interview. C'est fait : Emmanuel Macron est officiellement devenu « un homme de droite ». Ou plutôt celui que la droite aurait rêvé d'avoir avec elle. Car tel est le mirage Macron : il est devenu le fantasme de la droite alors qu'il est depuis toujours ancré à gauche. Mes compagnons des Républicains qui l'attaquent, le caricaturent ou le jalourent – voire les trois – ne le comprennent pas toujours : Emmanuel Macron n'a jamais été de droite. Depuis son adolescence, il est un jeune homme de gauche. Mais d'une gauche qui préfère l'émancipation et le mérite aux idéologies et à l'égalitarisme, une gauche qui a compris très tôt que l'appareil socialiste français stagnait dans le jus de son conservatisme. Alors, pour ceux, et ils sont nombreux, qui y sont encore englués, Macron est devenu un homme dangereux.

C'est, en réalité, pour l'ensemble de la classe politique qu'Emmanuel Macron constitue une menace. Bien sûr, il a le goût du risque, le charme de la transgression, les dents du bonheur. Mais pire encore, il est un miroir, un miroir en « œil de sorcière » qui déforme, défigure et renvoie presque mécaniquement beaucoup de femmes et d'hommes politiques à leur obsolescence. Il suffit que le jeune ministre émette une opinion pour que son contradicteur se retrouve dans le décor. Il propose de réformer le statut des fonctionnaires... Manuel Valls le recadre mais apparaît décalé. Il promeut le travail le dimanche à Paris... Anne Hidalgo s'y oppose et est perçue comme rétrograde. Même « le renouveau » de Bruno Le Maire semble bien en danger depuis l'ascension de « Manu ». Lorsque Macron parle, il ringardise. Droite et gauche confondues, il renvoie ses prédécesseurs et opposants aux arrières-postes. Tel un péril imminent, il apparaît même comme le fossoyeur d'une classe politique qui, d'année en année, renoncement après renoncement, a souvent perdu de sa crédibilité.

À une époque où la manière d'être est aussi cruciale que l'action, chacun doit admettre que Macron – pourtant pur produit du système – est la démonstration qu'on ►►



peut réussir tout en restant simple et authentique. Une sorte de Fabius trente ans plus tard, mais tout en humilité. Un Giscard quarante ans après, mais qui n'aurait pas besoin de dîner avec les Français. Emmanuel Macron n'est pas seulement un sourire, il est aussi un symptôme. Celui d'un nouveau logiciel que les Français, toujours en avance sur leurs représentants, attendaient. Trentenaire qui n'a pas encore connu le suffrage universel, Macron ne fait pas partie du club des parlementaires et des grands élus, et c'est paradoxalement ce qui plaît aussi le plus à nos concitoyens. En réalité, la tectonique des plaques de la planète politique a bougé et peu encore l'ont compris. Ce mouvement nous était apparu lorsque fin 2012, Guillaume Peltier

se démarquer encore davantage d'une classe politique sommée de se renouveler. Pour le prouver, il a décidé de faire sauter l'un après l'autre les verrous rouillés des codes de l'action publique.

Le pire de ces verrous est sans doute la dépendance dans laquelle vivent beaucoup d'hommes et de femmes politiques. Lui, Macron, est libre. Libre dans sa tête. Libre d'épouser sa professeure. Libre d'être grand-père à 30 ans. Libre de passer des lettres aux chiffres. Libre de quitter l'Élysée à l'été 2014 pour se tourner vers des projets personnels. Libre de conjuguer sa vie au présent de l'indicatif, plutôt qu'à un futur permanent qui dérive souvent en mode conditionnel. *«Je ne crois pas beaucoup aux choix de vie définitifs»*, confie-t-il, comme un message

adressé à ceux qui se demandent ce qu'ils pourront bien faire demain si la politique venait à les quitter.

Cette liberté lui fait oublier les revers qu'il a déjà subis. Il aurait voulu briller comme écrivain ? Pas grave, il le sera peut-être un jour. Il n'est pas parvenu à être investi aux élections législatives de 2007 ? Il pourrait aisément l'être en 2017. Il a été recalé deux fois à Normale Sup' ? Mieux que cela, il est désormais «normal supérieur» : normal, en référence au président qu'il sert ; supérieur parce que désormais c'est aussi lui qui s'en sert.

Libre, l'encore jeune homme vit au jour le jour mais avec un horizon large, en avant comme en arrière. *«Je crois à l'autorité, je crois à la verticalité du pouvoir politique. L'horizontalité de la vie où tout se vaut est une défaite de la pensée. Je n'aime pas l'époque pour cela.»* La plus grande des libertés de Macron est, en fait, de ne pas vouloir vivre avec son temps. *«Il y a dans le processus démocratique un absent, s'est-il trahi un jour. Dans la politique française, cet absent est la figure du roi, dont je pense fondamentalement que le peuple français n'a pas voulu la mort !»* Après avoir mis à mal l'Ancien Régime, Macron se paierait-il même le luxe d'être royaliste ? —

et moi-même – deux non parlementaires inconnus du grand public – avons conquis démocratiquement, par le vote de centaines de milliers de militants, le premier rang des courants de l'UMP, dépassant largement des anciens ministres. Cette soif de relève s'est à nouveau manifestée quelques mois plus tard, lors des élections municipales de 2014, lorsque beaucoup de nos concitoyens ont choisi de très jeunes maires, privilégiant la nouveauté sur le risque de l'inexpérience. Alors, pour tenter de résister à cette révolution culturelle, certains usent et abusent du concept du «rassemblement» comme d'un dernier paravent acceptable pour excuser l'inertie. Mais ils n'ont pas compris que les Français ne voulaient plus se mettre autour d'une table. Ils veulent la renverser, la table !

«Je ne leur ressemble pas», insiste Macron, comme pour

*Lorsque Macron parle, il ringardise.
Droite et gauche confondues, il renvoie ses
prédécesseurs et opposants aux arrières-postes.
Tel un péril imminent, il apparaît même comme
le fossoyeur d'une classe politique qui, d'année
en année, renoncement après renoncement,
a souvent perdu de sa crédibilité.*



© ANNE-GAËLLE AMIOT POUR CHARLES



RENSEIGNEMENTS
GÉNÉRAUX

JE T'AI ME... MOI NON PLUS

ALI BADDOU

*« Royal, Mélenchon et Le Pen
sont des animaux politiques qui veulent
imposer leur ordre en plateau. »*

Au départ, on avait très envie qu'il nous parle de ses rencontres avec François Mitterrand, mais il s'est tout de suite renfermé : *« Je ne l'ai pas côtoyé dans un cadre professionnel, c'est ma vie privée et je n'en parle pas. »* Tant pis... Depuis la rentrée de septembre, Ali Baddou a pris avec une assurance certaine les rênes du « Supplément » sur Canal +, où il procède chaque week-end à une grande interview politique. Pour *Charles*, il décrypte les difficultés d'un tel exercice à la télévision où il doit faire face à des personnalités qui ne veulent pas *« tomber le masque »*.

propos recueillis par Philippe Antoine
portraits Nadège Abadie



Ali Baddou. «99% des interviews politiques qu'on entend et qui alimentent le flux des chaînes d'infos ou radios généralistes sont extrêmement décevantes et n'ont absolument aucun intérêt. Mes souvenirs les plus marquants proviennent du "Rendez-vous des politiques" sur France Culture. Quand j'ai débarqué sur la station, Laure Adler était la directrice. Elle m'avait demandé: "Que manque-t-il sur la chaîne selon toi?" Je lui avais répondu qu'il y avait des émissions sur tout sauf la politique. On a donc essayé de sortir autre chose que les discours prémâchés à travers cette émission. Les politiques qu'on a l'habitude de recevoir dans les médias ne tiennent pas la route pendant une heure face à des intellos, des gens qui essaient de pousser derrière les "petites phrases". Derrière le discours pour lequel ils se sont préparés, il y a souvent du néant. Ils se retrouvent à commenter. Beaucoup de politiques aujourd'hui sont des commentateurs de l'actualité, ce qu'ils font parfois très bien d'ailleurs.

« 99 % des interviews politiques qu'on entend et qui alimentent le flux des chaînes d'infos ou radios généralistes sont extrêmement décevantes et n'ont absolument aucun intérêt »

LE TUNNEL DE MICHEL ROCARD

J'ai très souvent interrogé Michel Rocard. C'était un défi de l'interviewer au sens le plus classique. Vous savez, en général, quand on reçoit un politique à la télé ou à la radio, le premier truc que l'on se dit c'est: "*Espérons qu'il ne fera pas de tunnel.*" C'est l'obsession. Rocard a commencé à dissenter sur le socialisme et le marxisme, en gros sur la maladie originelle du socialisme en France qui n'avait pas connu son congrès de Bad Godesberg, qui était vérolé par une matrice idéologique marxiste depuis le début du ^{xx}^{ème} siècle. Je me disais alors: "*Bon, est-ce que je dois l'interrompre? Le relancer?*" En même temps, il était dans un raisonnement extrêmement cohérent. Il fallait aller au bout, ça n'avait pas de sens de le couper ou l'interrompre. Il a raconté une histoire subjective; son histoire du socialisme, de la deuxième gauche, sur vingt-cinq minutes. C'était assez troublant. On enregistrerait dans les conditions du direct, on l'a diffusé tel quel, on était très content de cette séquence. Tout le monde était sidéré. Ce qui est paradoxal avec Michel Rocard, c'est qu'il a toujours eu un discours très critique sur les médias. Il a été l'un des premiers à dénoncer cette recherche de la petite phrase, cette simplification à outrance de la politique pour rentrer dans le format télé. Je ne sais pas s'il n'en est pas capable ou s'il n'a jamais voulu jouer le jeu, mais c'est quelqu'un qui a une pensée complexe. Il n'a jamais refusé de venir aux "Rendez-vous des politiques" sur France Culture parce qu'on a le temps de développer. À France Culture, c'est comme une réserve d'Indiens: beaucoup ne viennent pas, de peur qu'on gratte derrière leurs éléments de langage. En revanche, ceux qui viennent sont passionnés par l'idée d'échanger et de sortir du cadre classique de l'interview politique. ►►



illustrations Benoît Carbonnel